Document generated on 06/02/2025 12:25 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Billet
350 petits tours et puis s'en vont

Henry Welsh

Volume 11, Number 3, April–June 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34049ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Welsh, H. (1992). Billet : 350 petits tours et puis s'en vont. *Ciné-Bulles*, *11*(3), 25–25.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

350 petits tours et puis s'en vont

par Henry Welsh

Comme Christophe — vous savez, celui du précédent 92 — n'a pas eu la bonne idée de débarquer du côté du golf d'Oka (on imagine ce que cela aurait pu donner), Montréal se prépare à célébrer un 350e dans les pompes et les ornements de rigueur en pareille tempête de joie collective et rituelle. Je me demande qui seront les heureux bénéficiaires, finalement, de cette année de fastes et de grandes manifestations culturelles, sportives, sociales et... culinaires puisqu'on a même prévu une récolte exceptionnelle de sirop d'érable avec, sur chaque flacon ou boîte de conserve, un macaron au logo glorieux de la Corporation. À propos de corporation : autrefois, ce terme désignait un groupement de gens du même métier : corporation des tisserands, des tanneurs etc... depuis, ce mot a laissé place à celui de syndicat ! Imaginez que cette organisation se soit appelée « Syndicat du 350e » ! À vrai dire, le rapprochement avec le « Syndicat du crime » aurait effrayé les bonnes consciences. Quoique la transparence de son fonctionnement, l'organigramme touffu et cagoulard des niveaux administratifs, les sommes englouties sans que les résultats de la programmation ressemblent aux Grandes Eaux de Versailles malgré les annonces, tout cela donne un sentiment de pas très net et de gabegie. En effet, rien ne bouge et la montagne accouche de souris vertes — pas même des bibites du Juste pour rire national, grand aspirateur des deniers publics de la culture.

Ce qui n'empêche pas que le 350e se colle à ce festival comme à tant d'autres pour avoir l'air de faire semblant de se creuser les méninges (dont on entend beaucoup parler en ce début de 1992) afin de prouver que l'Empereur n'est pas nu. Mais les habits neufs de la ville de Montréal ne font pas illusion : la ville est sans atours et le nombre des chômeurs, des sans abri, des laissés-pour-compte et des itinérants est effroyable ; sans mentionner les pauvres, pauvres en biens, pauvres en émotions et pauvres en rêves. Croit-on revitaliser une ville parce que les annuaires de Bell portent tous cette année le nombre magique 350 ? Les feux de la Ronde sont des artifices, bien sûr, mais pour faire éclater dans le ciel de la fierté une incurie et une obscénité de bien mauvais aloi. Pendant que l'argent coule de source pour les grands promoteurs d'événements tout trouvés, les Maisons de la culture de Montréal, qui n'ont pas attendu la manne de Colomb ou de Maisonneuve ou du maire Doré pour faire du bon travail dans les quartiers, se voient amputées de plusieurs centaines de milliers de dollars reversés illico aux sérénissimes libations. Du cousu main, je vous dis, pour des manteaux de misère. Et vogue la galère.

Le milieu du cinéma a été le premier à emboîter le pas, et avant même le coup de gong, on a pu voir sur les écrans la contribution cinématographique produite par Denise Robert : **Montréal vu par...** Sur le métier, de la belle ouvrage réalisée par six des meilleurs cinéastes canadiens. Comme quoi le pays tout entier se mêle de rendre un hommage appuyé à la métropole québécoise. Du moment que le nom de la ville brille en haut de l'affiche et qu'importe le contenu puisqu'on a déjà l'ivresse. De fait cela risque même de valoir à la productrice un ticket pour Cannes. Imaginez la Croisette à l'heure du smoked meat, bagel, saumon fumé et autres curiosités folkloriques. Le Québec comme grand exportateur de Jésus et de visions de Montréal. D'ailleurs, il existe pour cette année une Étiquette d'ambassadeur ou ambassadrice de Montréal à travers le monde. Pourquoi pas une Académie des Commis Voyageurs ou un Ordre des Chevaliers de Maisonneuve du 350e !

Sans compter que la grande braderie des références historiques se fout de la contestation des autochtones qui, eux, réclament une reconnaissance tout autre ; comme le souligne Lévi Strauss dans son dernier livre, on s'apprête à commémorer « plutôt que la découverte, (...) l'envahissement du Nouveau Monde, la destruction de ses peuples et de ses valeurs » (Avant-propos de ***Histoire de Lynx***) et ceci vaut pour la traversée de 1492 comme pour les incartades de Cartier et consorts. Le litige, heureux euphémisne, entre les communautés autochtones et les Québécois n'a jamais été si profond et il est effarant d'entendre des propos d'une virulence incroyable à l'encontre des populations des réserves. Célébrer 1492 aurait pu être une occasion de rapprocher véritablement les gens si cela s'était fait dans un esprit de respect et d'attention mutuels. Encore une fois, on fabrique de l'exclusion et le raidissement des comportements augure bien mal de ce que donnera, à l'avenir, cette « Fête » organisée par une centurie de cols blancs en mal de sensations fortes. De Gaulle, qui eut ici des paroles historiques, n'avait de cesse de dénoncer toute la classe de deux qui « grouillent, grenouillent et scribouillent ». ■